

BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL

Collection de brochures hebdomadaires pour le travail libre des enfants

Documentation de Jean VEANÇON
avec la collaboration de G. GUILHEM et de A. MUSSOT
Adaptation pédagogique des Commissions de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne

LA VIE D'UN QUOTIDIEN



L'Imprimerie à l'Ecole
Cannes (A.-M.)

8 Juillet 1953

241

AVERTISSEMENT

Nous avons suivi le travail dans les bureaux et les ateliers d'un quotidien de province. Il aurait été le même pour un journal plus important, mais plus compliqué encore.

J. VEANÇON.



Cette brochure a été réalisée avec l'aimable concours des quotidiens :

« La Liberté de l'Est », à Epinal ;

« La Nouvelle République de Bordeaux et Sud-Ouest » ;

« Le Progrès », à Lyon ;

et de tout le personnel de leurs imprimeries.



Nous remercions en particulier :

MM. CHATELAIN, ancien instituteur, directeur général
rédacteur en chef de « La Liberté de l'Est » ;

AMOY, directeur commercial ;

THERNIER, secrétaire de rédaction ;

Jean VEYSSET, reporter photographe, chef des services techniques ;

NEFF, chef d'atelier.

Jean VEANÇON
G. GUILHEM et A. MUSSOT

LA VIE D'UN QUOTIDIEN



Le facteur apporte les journaux

(Photo Veançon)

L'ARRIVÉE DU JOURNAL

Le facteur arrive pendant la récréation. Les jeux cessent et tous les enfants accourent.

— Pas de colis aujourd'hui, ni de lettres, non ? Mais des journaux.

Le facteur donne à l'instituteur un paquet de journaux des correspondants et le quotidien régional « La Liberté de l'Est ».

Chacun lit et discute avec de grands gestes.

Jean demande :

— Monsieur, l'accident de B..., hier soir, est-il déjà sur le journal ?

— Mais oui ! Le voici en page 3.

— C'est bien ça, mais comment font-ils pour connaître et imprimer si vite les nouvelles ?



L'entrée d'un
grand
quotidien

(Photo
"Le Progrès")

LE HALL D'UN QUOTIDIEN

Pour le savoir, allons à Epinal, chef-lieu du département. Dans une des principales rues, sur la façade d'une grande maison, le nom du journal est écrit en lettres énormes qui, la nuit, se dessinent en traits de lumière.

Sur le trottoir, s'ouvre une sorte de large couloir, le hall, où sont exposées toutes les pages du dernier journal paru, des photos, des affiches...

Des passants entrent librement, lisent, puis repartent.

Les jours d'élections, de courses, on vient y chercher les résultats (voir photo page suivante).



Le hall d'un quotidien un soir d'élection
(Photo "Le Progrès")

LA MATINÉE AU JOURNAL

Passons dans les bureaux.

Près de l'entrée, une employée de l'Agence Havas reçoit les annonces payantes : « petites annonces », pour la dernière page, faire-part de décès, de mariage, pour la deuxième page, publicités diverses (cinémas, magasins).

A côté, une autre employée enregistre les abonnements. Ils sont transmis à un atelier spécial où un ouvrier imprime les bandes d'envoi à l'aide d'une machine perfectionnée.

Dans l'atelier voisin, presque vide, quelques apprentis sous la surveillance d'un ouvrier, rangent les « caractères » ⁽¹⁾ utilisés pour les titres du journal imprimé dans la nuit.

(1) Lettres en plomb.



Le secrétaire lit les informations que vient de recevoir le téléscrip-teur
(Photo "Liberté de l'Est")

LE TÉLÉSCRIPTEUR

D'une petite pièce, parvient un bruit étrange : comme si on tapait à la machine à écrire, mais très fort, avec en plus un ronflement de moteur.

Entrons... Personne dans la salle. Pourtant, un long ruban de papier sort de la machine, et des mots, des lignes s'inscrivent sur cette feuille qui se déroule, se déroule...

C'est le téléscrip-teur. Il reçoit ainsi automatiquement des nouvelles envoyées de Paris.



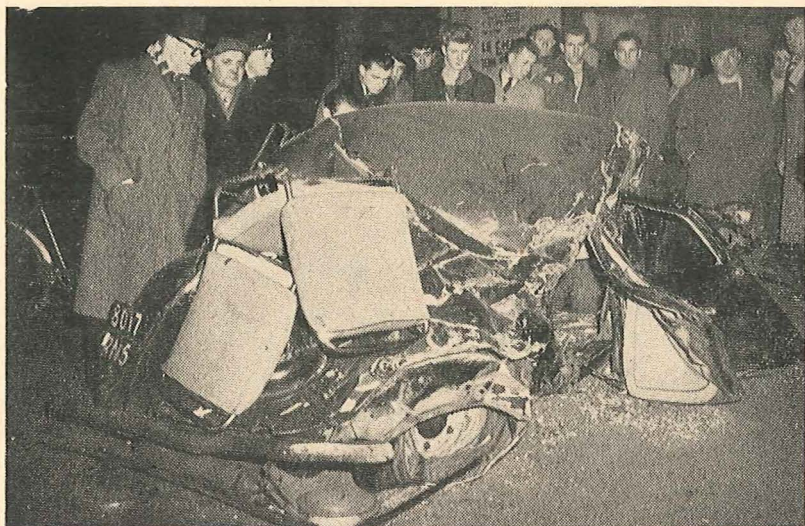
Une dactylo reçoit des nouvelles

(Photo "Liberté de l'Est")

LES NOUVELLES ARRIVENT

« La Liberté de l'Est » achète donc des informations à un bureau parisien qui reçoit ces informations de ses envoyés dans le monde entier. Suivant un même système d'abonnement, arrivent aussi des photographies.

Toute la journée, une dactylo reste au téléphone. Elle reçoit sans cesse des communications de correspondants qui habitent dans toute la région. Ils lui dictent souvent un texte (un **article**). Ou bien, ils annoncent que quelque chose s'est passé et qu'il faut envoyer un « **reporter** », si l'événement en vaut la peine.

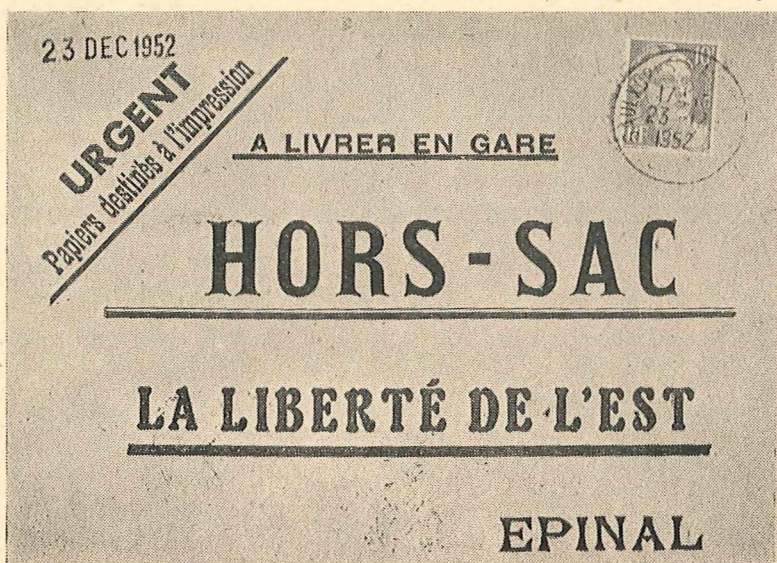


LES REPORTERS

Encore la sonnerie du téléphone : « Allo... oui... un grave accident sur la route du Ballon d'Alsace ? Bien, on y va. »

Un reporter est là : il attend une occasion ; la voici. Vite, il descend dans la rue, prend un camarade photographe au passage et ils filent tous deux en voiture. Qu'importe le mauvais temps, la neige, le brouillard, l'heure du repas ! Il faut arriver les premiers sur le lieu de l'accident, interroger, photographier et, bien vite, prévenir le journal.

Le texte est écrit à la hâte, n'importe où, sur le capot de la voiture, contre un mur. Puis, on cherche le téléphone le plus proche pour dicter le texte à la dactylo. Et c'est le retour avec photos, à toute vitesse.



Un hors-sac

LES HORS-SACS

Les correspondants locaux écrivent leurs petits articles, les mettent dans une enveloppe comme celle-ci et les expédient.

Mais ces enveloppes ne sont pas mélangées avec les autres lettres mises en sacs. Les postiers des trains les mettent à part, hors sac. Dès l'arrivée, ils les portent au bureau de poste de la gare. C'est là que le commissionnaire du journal vient les chercher très souvent au cours de la journée.

Il faut alors trier toutes ces lettres, corriger, couper ou, au contraire, allonger le texte, parfois le rejeter s'il n'a pas assez d'importance. Ce sont les petites nouvelles de la région pour les pages 3, 4, 5.



Les rédacteurs au travail

(Photo "Liberté de l'Est")

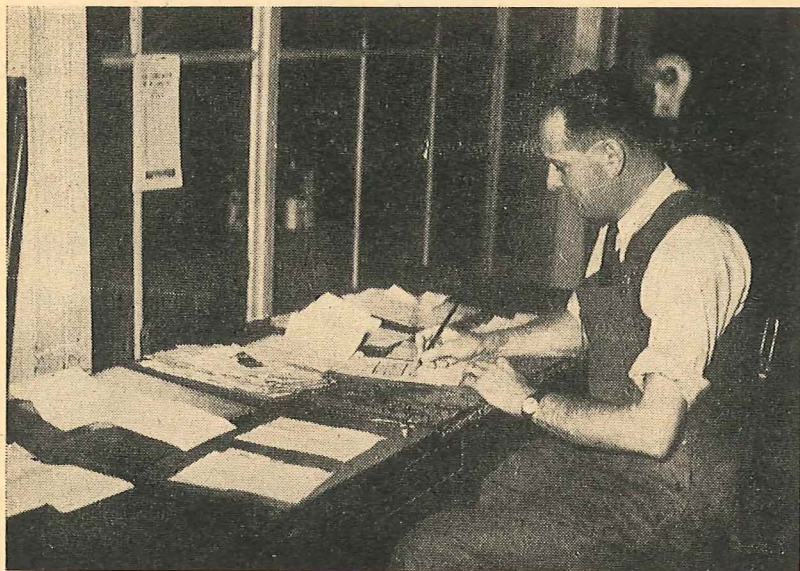
LES RÉDACTEURS

Durant l'après-midi, le travail s'accélère. Les reporters commencent à donner signe de vie : ils envoient leurs articles. Les hors-sacs et les coups de téléphone sont de plus en plus nombreux.

Les rédacteurs sont arrivés ; ils travaillent jusqu'à 22 heures, souvent plus tard. Le rédacteur en chef a fait l'article de politique qu'on mettra à la première page : l'éditorial ou leader.

Le secrétaire aux informations générales (page 4) a tiré des quelques dizaines de mètres de nouvelles, les plus importantes et a écrit déjà plusieurs « papiers ». Il attendra jusqu'au matin la nouvelle sensationnelle à ajouter au dernier moment.

Les rédacteurs sportifs préparent la ou les pages de sports.



Le prote devant les copies

(Photo "Liberté de l'Est")

LE « PROTE »

Jusqu'ici, nous n'avons vu que la préparation des articles du journal. Tout ce travail pourrait être comparé au tien quand tu cherches un texte, que tu rédiges une enquête pour ton journal scolaire.

Voici maintenant l'imprimerie. Les articles sont portés à l'atelier. Le « prote » ou chef d'atelier doit répartir le travail entre tous les ouvriers.

Il observe les indications portées sur chaque papier : titre sur trois colonnes, texte en corps 10⁽¹⁾.

Il donne le titre à un ouvrier typographe, le texte à un ou plusieurs linotypistes, selon sa longueur ou le temps dont on dispose.

Tous les ouvriers ne viennent pas en même temps : chaque poste (ou temps de travail) est de 6 heures.

Equipe de jour : de 12 h. 30 à 18 h. 30 ;

Equipe du soir : de 15 h. 30 à 18 h. 30,
puis de 20 h. 30 à 23 h. 30 ;

Equipe de nuit : de 18 h. 30 à 0 h. 30.

(1) Corps : hauteur d'une lettre.



Le typographe composant à la main (devant lui, une « casse »)
(Photo "Liberté de l'Est")

LES TYPOGRAPHES

Tu connais bien leur travail, car ils composent comme toi en classe. Les « caractères » sont rangés dans des « casses », sortes de boîtes à casiers (sur la photo, devant l'ouvrier).

Le typographe prend les caractères et les met à l'envers dans un « composteur ».

Un système permet de régler à volonté la longueur de la ligne. Il faut remplir tout l'espace.

L'ouvrier place des blancs plus ou moins larges entre les mots pour arriver à « justifier », c'est-à-dire à terminer sa ligne par une lettre et avoir des lignes exactement de même longueur.



Un composteur (regarde avec une glace)



Un coin de l'atelier des typographes

(Photo "Liberté de l'Est")

LE TRAVAIL DES TYPOGRAPHES

Les typographes n'ont préparé que les titres, alors que toi, petit imprimeur, tu composes tout le texte. Il te faut d'ailleurs beaucoup de temps pour cela. Songe alors au grand nombre de lignes d'un journal...

Autrefois, on composait pourtant les journaux à la main ; mais il fallait beaucoup d'ouvriers car, pour aller vite, chacun ne composait qu'un petit bout.

Un bon typographe ne fait que 30 à 40 lignes par heure. De plus, le journal imprimé, il fallait « distribuer » (c'est-à-dire démonter et ranger) les caractères. On perd ainsi un tiers du temps de travail de composition.

Et l'usure des caractères qui doivent servir tous les jours ! Il faudrait les remplacer souvent et ils coûtent cher.



La linotype

(Photo "Liberté de l'Est")

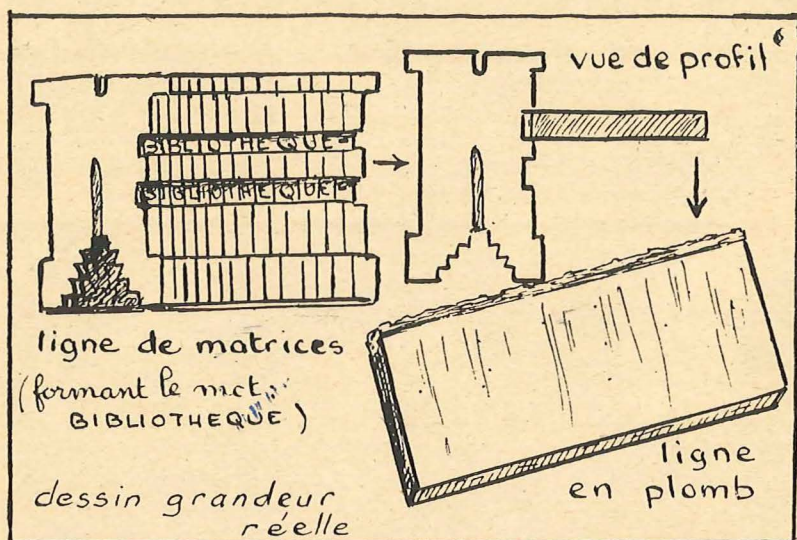
LES LINOTYPISTES

Pour supprimer ces inconvénients, des machines ont été inventées : les « linotypes ». Les premières linotypes sont apparues en France vers 1900.

La linotype est une machine très compliquée, une vraie usine en miniature. L'ouvrier est assis devant un clavier de 90 touches (lettres et signes). Il effleure à peine les touches, mais à chaque fois une « matrice » ⁽¹⁾ descend par un canal et vient se ranger dans un composteur. Ces matrices portent chacune une lettre en creux et, côte à côte, forment une ligne. A ce moment, du plomb est projeté contre cette ligne et se moule dans les creux.

La ligne sort alors d'un seul bloc. C'est parce qu'elle sort les caractères en ligne que la machine se nomme linotype.

(1) Matrice : moule.



Les lettres de la ligne de plomb se moule dans les lettres en creux des matrices

LE TRAVAIL DES LINOTYPES

Les matrices qui ont servi retournent automatiquement à leur place. Il suffit de 20 matrices par lettre pour imprimer un texte même très long. Elles servent très longtemps.

Le plomb des vieilles lignes est refondu immédiatement et remis dans la linotype. Il servira à faire d'autres lignes.

Toutes les linotypes ne donnent pas le même modèle de lettre, ce qui permet de varier l'aspect du journal. Cherche dans un journal les divers modèles de caractères.

Un bon linotypiste peut arriver à taper 120 lignes à l'heure. Ici, le minimum exigé est de 4.500 lettres à l'heure, soit 112 lignes de 5 cm.



La photogravure
L'appareil à agrandissement (voir page suivante)
(Photo "Liberté de l'Est")

LES CORRECTIONS

Le linotypiste place derrière lui les lignes qu'il vient de faire (un article entier ou seulement une partie d'article).

Un ouvrier passe, prend l'article avec le papier du rédacteur, ou vient chercher son titre, puis il tire une « épreuve » (un essai) (voir photo page 16). Il encre au rouleau, pose une feuille (comme à l'école) et passe le rouleau presseur.

Il porte l'épreuve aux correcteurs qui signalent les fautes. Une ligne fautive doit être refaite en entier et remplacée.

L'ouvrier porte l'article corrigé sur une grande table, le « marbre », où chaque page du journal a une place bien précise.

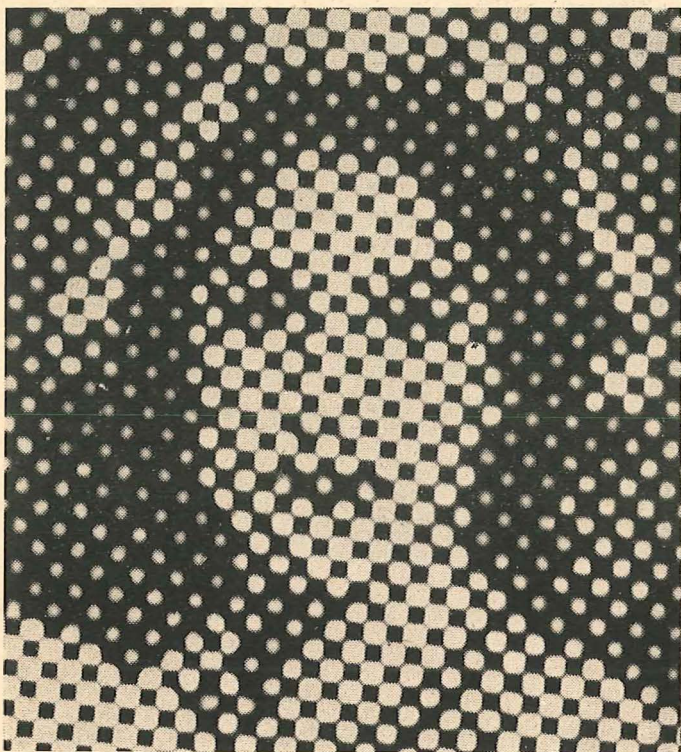


Photo du bas
agrandie
(env. 8 fois)

Regarde cette
photo de loin
et en clignant
des yeux. Que
remarques-tu

?

(Photos
Veysset,
"La Liberté
de l'Est")

LA PHOTOGRAVURE

Pendant l'après-midi, dans un local séparé, un spécialiste a tiré les photos rapportées par les reporters.

Maintenant, selon leur importance, ou la place dont on dispose, il faut les agrandir ou les réduire. Le photographeur place une photo sur le plateau d'une sorte d'énorme appareil photographique (il pèse 750 kg environ) qui donne un négatif de la taille voulue. De plus, l'image est divisée en une infinité de taches (regarde la photo du haut).

Il faut maintenant reproduire cette image et la graver dans une plaque de zinc mince. Les parties blanches sont creusées à l'acide, les autres restent en relief. L'encre se placera sur celles-ci comme sur les lettres du texte. On obtient ainsi un cliché.

On utilise aussi des clichés en plomb qui ressemblent à nos linos.





Le secrétaire donne des indications pour disposer la page (il tient une épreuve)
(Photo "Liberté de l'Est")

LA MISE EN PAGE

Sur le marbre, tout paraît mélangé : les clichés, les articles, les annonces, les articles qui n'ont pu être imprimés la veille. Les ouvriers apportent toujours de nouveaux textes mais ne semblent rien ranger.

21 h. 30. Encore des hors-sacs qui arrivent, des photos et de nouveaux papiers des rédacteurs. On travaille partout.

Le secrétaire aux informations générales survient et donne des ordres pour disposer la première page dont il est responsable. Un ouvrier place les articles, des filets (destinés à souligner ou à encadrer), des clichés de plomb, met des morceaux de fonte pour réserver la place des clichés minces, tout cela sous sa direction.



Un ouvrier tire une « morasse »
 (à droite, une « galée » posée sur un « flan »)
 (Photo "Liberté de l'Est")

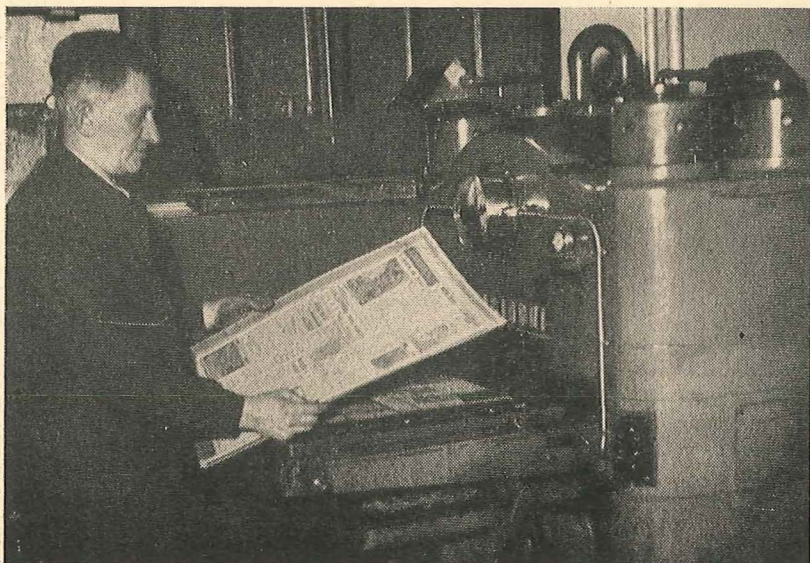
LA « MORASSE »

Pour faire une page, on place les lignes à l'intérieur d'un grand cadre d'acier : la « forme », dans laquelle elles sont serrées selon le format du journal (sur la photo, tu vois le cadre et à gauche le système de serrage).

Tout se tient d'une façon rigide, on peut soulever tout d'un seul bloc.

22 h. 50. Un ouvrier encre la page, met une feuille de papier humide et appuie fortement. Il obtient la « morasse ». Le responsable vérifie les titres, la disposition, et la page est prête.

La « morasse » est donc une page imprimée comme avec l'imprimerie scolaire. Pour obtenir un travail plus rapide, on procède ici d'une autre façon pour imprimer le journal.



L'ouvrier sort le « flan » de la presse
(Photo "Liberté de l'Est")

LE « FLAN »

23 h 10. Le travail se poursuit sans arrêt. On a tiré quatre morasses.

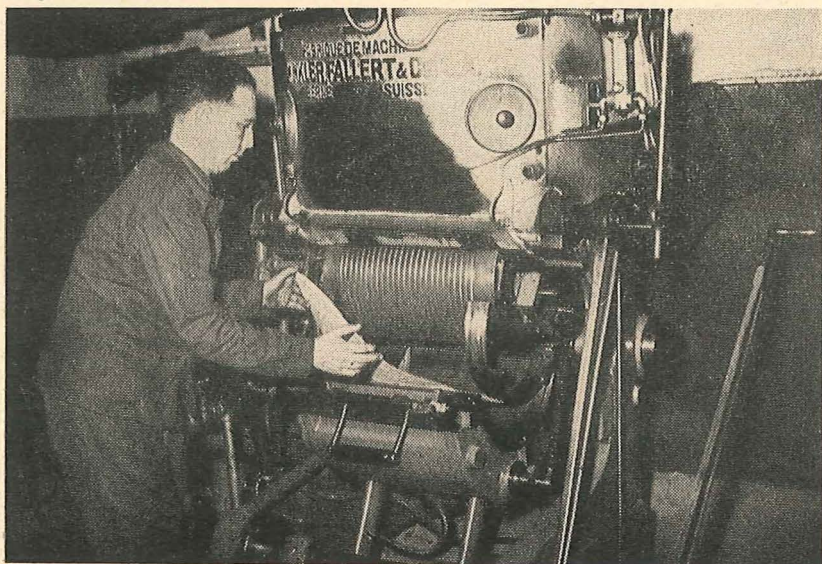
Voici que la première page est transportée sur le plateau mobile d'une machine : la presse. Le texte est desserré pour que tout descende au même niveau.

Un ouvrier place dessus une sorte de carton qui a été maintenu humide pendant plus de 24 heures. C'est le « flan » formé de plusieurs épaisseurs d'une sorte de papier de soie très résistant, surtout à la chaleur.

Encore deux flanelles sèches, un carton et l'ouvrier pousse tout cela sous la presse pendant quelques minutes. La pression peut aller de 90 à 150 kg par cm².

Tu peux faire de même, en mettant une feuille de papier épais ou de buvard, légèrement humide, dans la presse à volet de l'école.

Au sortir, les lettres sont en creux mais, à l'endroit, on peut lire sans difficulté les grosses lettres.



L'ouvrier place le « flan » dans la fondeuse
(Photo "Liberté de l'Est")

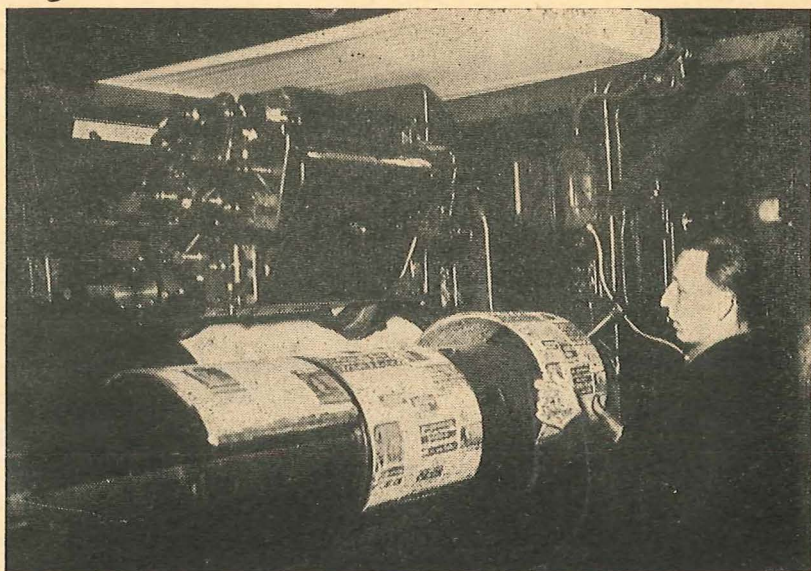
LA CLICHERIE

Après un séchage de quelques minutes, un autre ouvrier place le flan dans la « fondeuse ». Au-dessus, dans le creuset, il y a 1.000 kg de plomb en fusion (330 degrés au thermomètre de l'appareil).

Le plomb descend et se moule dans le creux du flan. Un courant d'eau le refroidit et, en ouvrant la machine, l'ouvrier peut le saisir : il est à peine tiède. C'est un « stéréotype » qui pèse 20,500 kg. Il reproduit en un demi-cylindre le texte qui était à plat dans la forme.

Le texte est de nouveau à l'envers ; la place des clichés minces est réservée en creux.

Ici encore, le plomb sert de nombreuses fois : les vieux stéréos sont remis dans le creuset de la machine.



L'aide fixe les stéréos sur le cylindre de la rotative
(Photo "Liberté de l'Est")

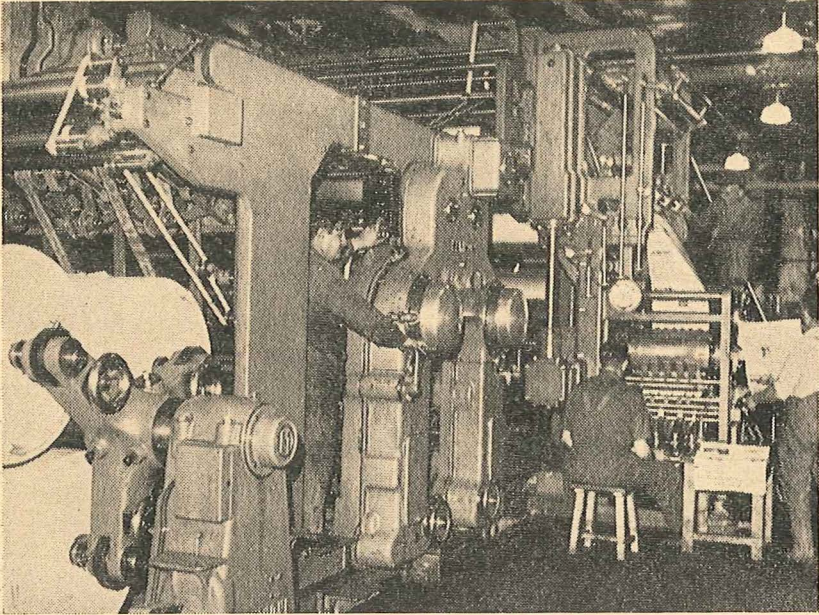
PRÉPARATION DES CYLINDRES

Depuis 23 heures, les rotativistes sont là. Ils ont préparé les énormes bobines de papier (800 kg). Ils ont graissé la « rotative » (c'est la machine à imprimer, tu auras une idée de sa taille sur la photo de la page 21).

Un ouvrier a collé les clichés minces dans les creux ménagés pour eux dans les stéréos (voir page 19). Ceux-ci sont fixés sur les cylindres de la machine (regarde la photo).

On a fait deux stéréos pour chaque page ; ainsi, à chaque tour, le cylindre imprimera deux journaux.

La dernière copie arrive à 22 h 15. Un linotypiste la prend et à 22 h 45, elle est corrigée, prête.



La rotative

(Photo "Le Progrès")

LA ROTATIVE

Le papier se déroulant de la bobine, passe d'abord sur le cylindre portant les pages 7, 2, 5, 4 ; puis sur un autre qui imprime les pages 8, 1, 6, 3. L'encrage est automatique.

La machine prend de la vitesse. Le mécanicien va de droite à gauche, réglant la marche, les encriers...

Arrivé au-dessus de la machine, le papier se divise en deux bandes (entre les pages 2 et 5) qui se superposent, puis descendent l'une sur l'autre le long d'un cône de métal et se trouvent pliées (à l'extrême droite de la photo).

Une scie coupe la file de journaux qui se suivent l'un au bout de l'autre (regarde le bord dentelé du journal), des griffes le saisissent et le font tomber. Il est encore plié en deux et voilà les journaux qui s'empilent par paquets de cinquante (photo page 23).

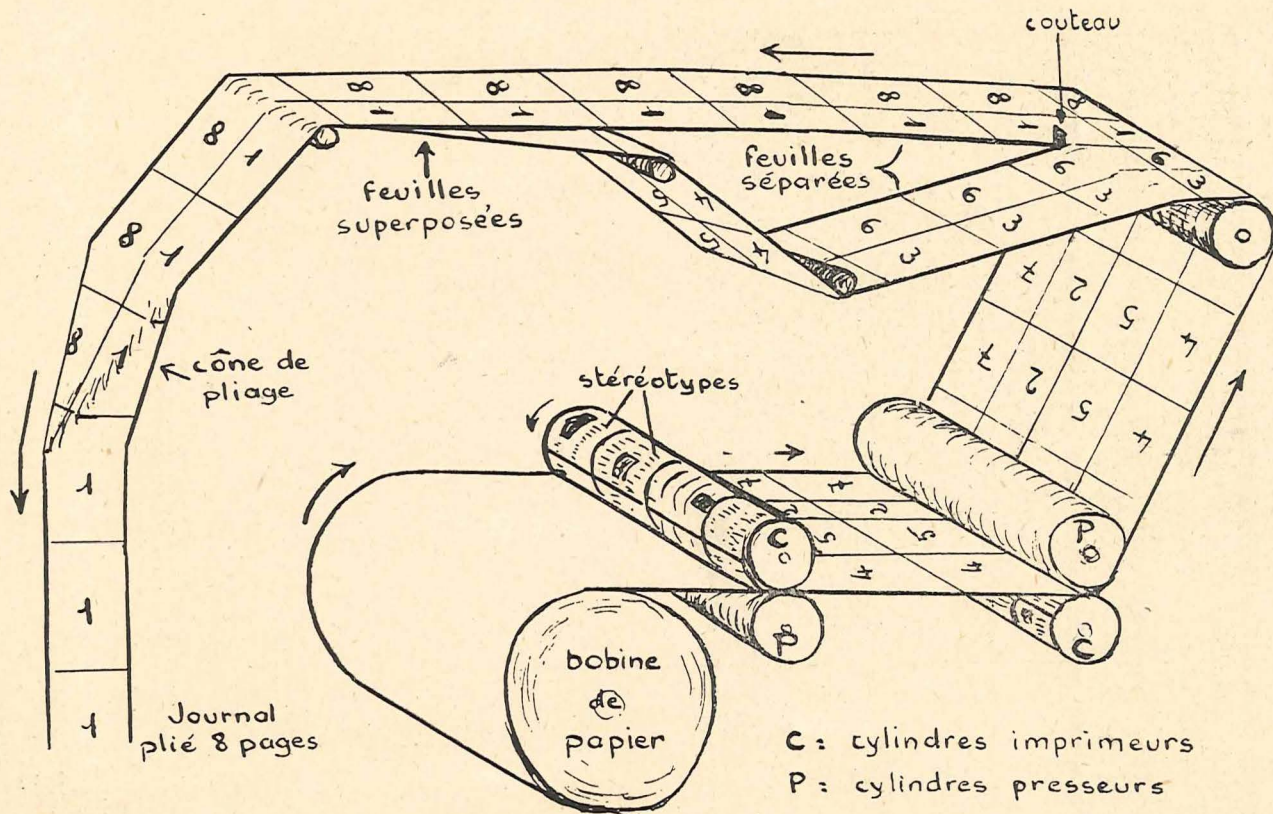
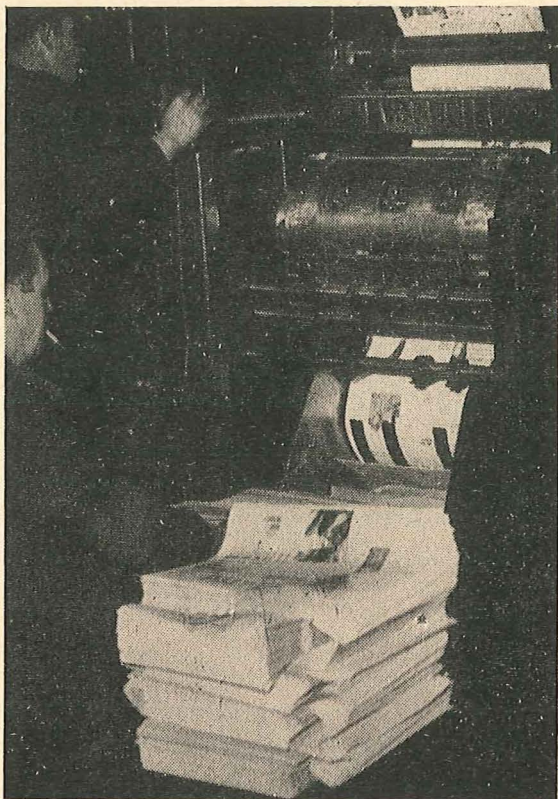


Schéma montrant la marche du papier dans la rotative

Les journaux sortent
par paquets de 50
(Photo "Liberté de l'Est")



DEUXIÈME ÉDITION

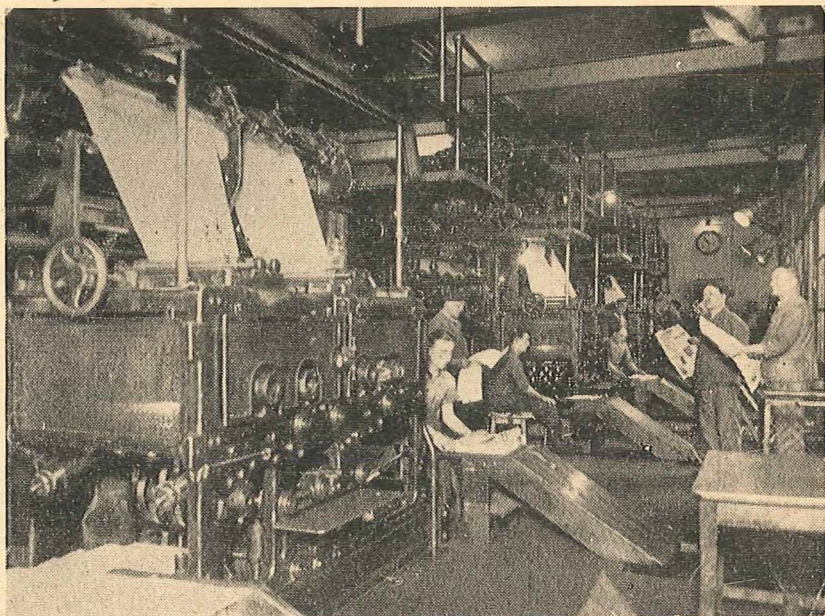
1 h 45. — Les quelques milliers de journaux de la première édition sont imprimés. Les ouvriers se précipitent pour donner un coup d'œil au journal tout frais. Ils le regardent comme s'ils avaient douté jusqu'au dernier moment de sa naissance.

Mais voici une nouvelle sensationnelle reçue par téléscripteur. Vite, on remanie la première page : nouvel article, nouveau flan, nouveaux stéréotypes qui remplacent les premiers sur la rotative.

Les pages locales 2, 3, 4, 5, 6, 7, spéciales aux Vosges, sont changées. Seule, la huitième reste.

2 h 30. — La rotative repart. On s'arrête juste pour changer de bobines de papier.

4 h 30. — La rotative a terminé de livrer ses 35.185 journaux (il y a un compteur sur la machine).



L'EXPÉDITION

Depuis minuit, on prépare l'expédition. Les premiers journaux sortis à 1 h 20 sont pliés à la machine pour l'expédition sous bande ; ces bandes sont collées à la main. Mais quelle vitesse !

Puis les journaux sont ficelés, empaquetés, étiquetés, groupés par localités et ensuite par directions. On n'a plus le temps de parler.

Et c'est le départ : à 2 heures, départ d'une auto pour la Haute-Saône ; à 3 h 30, une autre pour Saint-Dié et Gérardmer (200 km de circuit en montagne) ; à 3 h 45, une autre pour Remiremont et la Bresse ; à 4 heures, une autre pour Mirecourt.

Toutes doivent déposer des journaux le long du parcours et assurer les correspondances des trains et des cars.

A Epinal, il y a aussi les envois à la gare et à la poste.

Dès 4 heures, les marchands de journaux de la ville sont là et vont commencer la distribution.

LE JOURNAL EST FINI ; LE TRAVAIL CONTINUE

Le tirage est terminé : les derniers journaux sont partis ; les ouvriers aussi, l'un après l'autre, le chef rotativiste, le dernier, après nettoyage de sa machine. Ils vont aller se coucher, quand déjà la ville commence à se réveiller.

Les balayeurs vont arriver pour ramasser tout le papier qui traîne.

Déjà l'on pense au prochain numéro. Un reporter est peut-être à la chasse d'un article, d'une photo.

Un journal est fini, un autre se prépare. Dans un quotidien, le travail ne s'arrête jamais.

QUELQUES CHIFFRES

Une rotative peut débiter de 25 à 30.000 journaux de 8 pages à l'heure, parfois 36.000.

Quelques tirages de grands quotidiens (en 1951) :

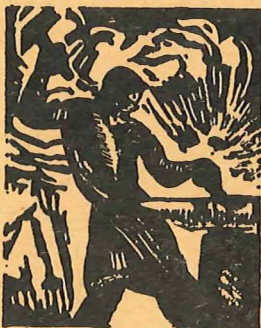
En province	A Paris
« Ouest-France » à Rennes 400.000	« Le Figaro » . . . 400.000
5 quotidiens entre 200.000 et 300.000	« L'Humanité » . . 300.000
20 — de plus de 100.000	« Le Monde » . . . 175.000

(D'après « L'Education Nationale »)

- | | |
|-----------------------------------|------------------------------------------|
| 223. Le Tréport. | 232. Vieilles Vosges. |
| 224. Vignettes CEL (3). | 233. Corentin, le petit breton. |
| 225. Saint-Véran. | 234. Le château de Versailles. |
| 226. Les glaciers. | 235. La forêt tropicale. |
| 227. Le mur du son. | 236. Quatre danses catalanes. |
| 228. Au Sahara. | 237. Ortho-dico CEL. |
| 229. Protégeons les oiseaux (I). | 238. Un château de la Loire. |
| 230. Protégeons les oiseaux (II). | 239. Anciennes civilisations d'Amérique. |
| 231. Le chameau. | 240. Les laiteries coopératives. |

La brochure : 50 fr.

La collection complète : remise 5 %



Le gérant : C. FREINET



IMPRIMERIE ÆGITNA
27, rue Jean-Jaurès, 27
CANNES (Alpes-Marit.)